

## Un écrivain politique femme

*Hannah Arendt, biographie* de Wolfgang Heuer. Éditions  
Jacqueline de Chambon, 235 p.

France Théoret

---

Numéro 211, novembre–décembre 2006

Hannah Arendt : au-delà d'un centenaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16602ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Théoret, F. (2006). Un écrivain politique femme / *Hannah Arendt, biographie* de Wolfgang Heuer. Éditions Jacqueline de Chambon, 235 p. *Spirale*, (211), 18–19.

# Un écrivain politique femme

HANNAH ARENDT, BIOGRAPHIE de Wolfgang Heuer

Éditions Jacqueline de Chambon, 235 p.

par FRANCE THÉORET

Le livre de Wolfgang Heuer a été publié la première fois en 1993. Il avait alors le sous-titre suivant : une monographie. L'ouvrage, comportant plusieurs illustrations, est une biographie en deux parties : l'évolution intellectuelle de Hannah Arendt et l'approche descriptive de ses principaux livres. C'est un essai, en forme de synthèse, sur une œuvre multiple qui a parfois suscité de dures et longues controverses.

Wolfgang Heuer porte un égal intérêt aux différentes parties de l'œuvre, bien que l'identité juive, abordée sous plusieurs angles, prenne une importance significative. Le biographe conserve ce qu'on peut appeler une objectivité et laisse ouvert le mouvement de la pensée.

## Enfance et jeunesse

Hannah Arendt est née le 14 octobre 1906, en Allemagne, dans une famille de sociaux-démocrates, dont les grands-parents ont été des Juifs réformateurs attirés par l'*Aufklärung* (les Lumières). La famille vit dans un milieu matériel, intellectuel et social favorisé. Son père meurt en 1913. Sa mère, admiratrice de Rosa Luxemburg, aime la musique et les langues. Elle apprend à Hannah qu'il faut savoir se défendre et ne pas baisser la tête. Arendt lit Kant à l'âge de 14 ans. Elle commence ses études de philosophie à Marbourg. Heidegger est son professeur. L'époque est effervescente. La vie intellectuelle se renouvelle. C'est dans ce contexte que Heidegger et Arendt ont une brève mais intense liaison amoureuse. Sur la recommandation de Heidegger, elle poursuit ses études à Heidelberg, chez Jaspers, où elle écrit et soutient sa thèse de doctorat. Elle y fait des rencontres sociales majeures. Après la Seconde Guerre mondiale, Jaspers est un ami avec lequel elle a une longue correspondance.

## L'identité juive

Le premier livre d'Arendt, une biographie de Rahel Varnhagen, Juive allemande de l'époque du romantisme, est, d'une certaine façon, autobiographique. La philosophe débarrasse de toute psychologie la vie de son personnage. La question centrale est celle de l'identité juive et, singulièrement, celle d'une femme juive. Au XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, cette identité s'est cristallisée dans des catégories sociales : le Juif d'exception, le Juif assimilé, le parvenu et le paria. Le paria, auquel s'identifiait Arendt, se coupe de la vie publique et

politique, mais s'il lui arrive d'y participer, il est un rebelle. La biographie prend la forme de l'essai et en arrive à la conclusion qu'il est impossible d'échapper à sa judéité.

Capitale dans la vie et l'œuvre d'Arendt au cours des années subséquentes, la question l'est d'autant plus que « *les temps sombres* » sont venus. Hannah Arendt quitte l'Allemagne avec son second mari, Heinrich Blücher, et sa mère. Réfugiée en France, elle se met au service des organisations juives. Elle est arrêtée avec sa mère. Toutes deux sont internées au camp de Gurs dans le sud de la France, d'où elles pourront *in extremis* partir pour New York, avec Blücher.

On pourrait croire que son livre *Eichmann à Jérusalem* a éloigné d'elle des Juifs influents. Mais déjà au cours des années quarante, Arendt fait preuve d'un esprit critique à propos du sionisme et de la création d'Israël. En 1942, écrit Heuer, « *elle mit en garde la construction d'un État par la force, ce qui ne manquerait pas de déclencher un nationalisme lourd de conséquence, de la part des Juifs cette fois* ». Elle soutenait une confédération binationale entre Juifs et Palestiniens. « *Si les Juifs gagnaient la guerre d'indépendance*, écrivait Arendt en mai 1948, *les expériences sociales devraient être abandonnées comme un luxe superflu ; la pensée politique tournerait autour de la stratégie militaire ; le développement économique serait exclusivement déterminé par les besoins de la guerre*. » Arendt qui appréciait particulièrement l'idée et l'organisation des kibboutz anticipait le déclin de l'organisation sociale au profit de la militarisation de l'État d'Israël.

## Les grands livres

Arendt affirme qu'il ne faut pas écrire sur la tragédie monstrueuse des camps nazis de façon réaliste et descriptive, *sine ira*. Son ouvrage, *Les origines du totalitarisme* — divisé en trois parties : « Sur l'antisémitisme », « L'impérialisme », « Le système totalitaire » — est une œuvre d'histoire et de politique. La distance intellectuelle prise dans cet essai mène à des considérations globales sur les idéologies totalitaires et leur évolution depuis la propagande jusqu'à la domination des hommes dans une société de masse. Les nazis, écrit-elle, « *banalisèrent ouvertement toutes sortes de crimes et la guerre était l'un d'eux* ». Par l'analyse conceptuelle et historique des idéologies de la terreur, elle rapproche les pouvoirs nazi et stalinien, même si de son point de vue, « *moralement, pas socialement, le régime nazi fut bien plus extrême que le régime stalinien dans ses pires moments* ». Avec une prise de position semblable, marginale au début des années cinquante, elle acquit la réputation d'avoir une pensée conservatrice.

« *J'ai commencé à vraiment aimer le monde si tard, en fait seulement ces dernières années* », écrivait-elle à Jaspers à l'époque où elle rédigeait *Condition de l'homme moderne* sur la situation préoccupante de l'évolution des États-Unis. Dans une autre lettre à Jaspers en 1960, les principaux problèmes américains lui apparaissent ainsi : « *une hystérie sécuritaire, un accroissement économique incontrôlé débouchant sur la transformation d'une société économiquement riche en une société de consommation dans laquelle le superflu et l'ivresse absorbaient progressivement les choses vraiment indispensables ainsi que l'activité créatrice.* »

La justesse de ces considérations signe une empreinte peu commune sur l'immédiateté. Selon Wolfgang Heuer, elle se considérait comme « un

écrivain politique femme ». Elle était là où on ne l'attendait pas et disait d'elle-même avec ironie : je ne cadre pas. Insoucieuse de son image, elle était constamment orientée vers l'œuvre à accomplir.

Son premier succès en librairie, elle l'a obtenu avec *Condition de l'homme moderne*, paru en 1958. Elle compose avec la vie américaine et l'étude. La société moderne détruit l'espace public qui est l'espace politique. Pour Arendt, écrit Heuer, « [l]e processus de pensée du travail dévalue toute autre activité comme travail improductif et favorise une philosophie de la vie qui sacrifie la liberté humaine aux nécessités biologiques ». Ainsi, « la modernité, qui a commencé avec un activisme si exorbitant, qui promettait des choses si exorbitantes, s'achève, écrit Arendt, dans la passivité la plus inerte, la plus stérile que l'Histoire ait jamais connue ».

### La vita activa

En 1961, Arendt propose au *New Yorker* d'aller à Jérusalem comme reporter. Le procès d'Eichmann s'ouvre. Eichmann, un bureaucrate responsable du meurtre de milliers de personnes, est incapable de distinguer le bien et le mal. Il affirme « respecter la loi » et « obéir à la loi ». Celui qui incarne le mal se révèle un être sans profondeur, sans pensée. « Quand les juges essayèrent de faire appel à sa conscience, il opposa bruyamment les sentiments élevés qui avaient été le but de ses actes », écrit Heuer en commentant *Eichmann à Jérusalem*.

Selon Arendt, à l'époque nazie, il s'est produit « un effondrement quasi global, non pas de la responsabilité personnelle mais du jugement personnel ». L'expression créée par elle, « la banalité du mal », a été contestée. Mais surtout, ses positions sur les rôles joués par les conseils juifs en Allemagne durant la guerre ont suscité tollés et polémiques excessives. Des débats continués par d'inquiétantes accusations ont suivi la parution du livre. Elle a dû répondre à la question de son amour pour le peuple juif : « D'abord, je n'ai jamais aimé de ma vie un peuple, ou une collectivité, qu'il s'agisse du peuple allemand, français, amé-

ricain, des prolétaires ou de quoi que ce soit. Je n'aime en fait que mes amis et je suis incapable de tout autre amour. »

### La vita contemplativa

Arendt continue, après le procès d'Eichmann : « Qu'est-ce qui nous amène à penser ? » Il arrive que la pensée et le jugement s'apparentent et aillent ensemble. Comme elle l'affirme : « La manifestation du vent de la pensée n'est pas le savoir ; c'est l'aptitude à distinguer le bien du mal, le beau et le laid. Aptitude qui, aux rares moments où l'enjeu est connu, peut très bien détourner les catastrophes, pour le moi tout au moins. »

Politique et philosophie conjuguent dans son projet *La vie de l'esprit* comportant trois volets : « La Pensée », « Le Vouloir » et « Juger ». Elle n'a pas eu le temps d'écrire « Juger ». Elle a laissé des notes destinées à son enseignement.

Ce sont des non Juifs qui ont remis Hannah Arendt en lecture. Son biographe allemand oriente l'œuvre vers une lecture politique, ce qu'il justifie amplement. Mon intérêt pour l'œuvre d'Arendt a commencé en 1986, avec la parution d'un *Cahier du Grif* qui lui avait été consacré. Qu'est-ce que juger ? Cette ultime question de la philosophe m'a guidée à travers son œuvre. Le biographe aborde peu la problématique du jugement. ☪

# Penser le féminisme

FEMINISM AND THE ABYSS OF FREEDOM de Linda M.G. Zerilli

Chicago University Press, 249 p.

par MARCELINE MORAIS

Le mouvement féministe connaît présentement de profondes remises en question. Afin de sortir de cette crise et de relancer le féminisme sur des bases nouvelles, Linda M. G. Zerilli suggère de se tourner vers la pensée politique de Hannah Arendt. Selon elle, il ne fait aucun doute que dans le contexte actuel où la notion même de « femme » ou de « féminité » vole en éclats, il convient plus que jamais de s'inspirer d'une philosophe dont l'entreprise a consisté essentiellement à redonner un sens à la politique à une époque où les catégories traditionnelles ne permettent plus de décrire adéquatement la réalité. S'appuyant sur trois textes féministes importants<sup>1</sup>, l'auteure s'attarde d'abord au problème de l'ambiguïté du concept de genre, puis à la notion de liberté comme commencement absolu, aux conditions d'une action politique commune, enfin à l'importance capitale que revêt la faculté de juger pour l'exercice de la liberté politique.

### La notion de femme recouvre-t-elle une identité objective commune ?

Dans le premier chapitre, Linda Zerilli part de la dissolution du concept de femme associé à la troisième vague féministe pour critiquer toute tentative de penser l'action politique comme devant présupposer un sujet homogène dont l'identité est fixe et prédéterminée, de même que toute théorie générale de l'action qui déterminerait *a priori* quoi faire en toutes circonstances. Selon elle, le mérite du livre *Gender Trouble* de Judith Butler consiste à avoir mis en doute l'existence d'une véritable identité féminine qui soit valable pour toutes les femmes et que l'on puisse justifier comme un quelconque fait empirique. Sans endosser totalement l'interprétation postmoderne qu'offre Judith Butler du concept